

aux deux rivières, sont également désignées par des numéros auxquels on ajoute l'épithète de « du nord ou du sud », suivant leur position dans cette direction relativement à High-Street. Nulle ville n'est plus belle, ni plus régulière, ni mieux disposée pour tout ce qui tient à la commodité et à la santé des habitans. Le High-Street qui est la principale rue, allant d'un fleuve à l'autre, a 100 pieds de large et offrirait un superbe coup-d'œil, si l'ancien palais de justice et une rangée d'étaux de bouchers qui se prolongent jusqu'à la sixième rue n'interrompaient la vue. Cet inconvénient a un avantage pour les habitans qui trouvent toutes les denrées réunies, les jours de marché; on n'en trouverait pas plus dans les villes de l'Europe les mieux approvisionnées. Il y a des marchés dans d'autres parties de Philadelphie; tous sont également bien pourvus de denrées.

« Le Broad-Street a 113 pieds de large, Mulbery-Street en a 60 et les autres rues dans le plan original en avaient 50. La plupart sont bien pavées en cailloux au milieu de la chaussée, et en briques sur les trottoirs. Ces rues sont presque toutes bordées d'arbres. Les pompes qui tirent d'une multitude de puits, l'eau nécessaire aux besoins publics et particuliers, y sont extrêmement nombreuses. Le peu de largeur des quais est une cause d'insalubrité. Elle a été difficile à

détruire, car elle coûte le sacrifice entier de Water-Street qui borde la Delaware, et où sont établis tous les comptoirs et les magasins des négocians. Cette rue sous laquelle s'amoncelaient les immondices, devint un cloaque infect où prit naissance la fameuse fièvre jaune de 1793. Le gouvernement municipal s'est occupé de le faire disparaître. Du reste, cette rue n'était pas dans le plan primitif que Penn traça de la ville.

« Quelques voyageurs, observe Hall, se plaignent autant de la régularité des rues de Philadelphie, que d'autres invectivent contre la plupart des grandes villes à cause du défaut contraire. Presque toutes doivent leur origine au hasard, et ont commencé par être des lieux très-insignifians; mais en traçant le plan de la capital d'un état, il serait aussi absurde d'y faire des rues tortueuses, que d'y bâtir des maisons sur le modèle de celles du treizième siècle; il serait d'ailleurs difficile de dire pourquoi l'uniformité des lignes serait plus insupportable que l'irrégularité des lignes courbes. Toutes les rues de Philadelphie sont larges; le nom de plusieurs: comme rue du Sassafras, du Noyer, du Laurier, rappelle leur origine forestière, et les allées de peuplier d'Italie qui les ombragent, semblent une seconde révolution en faveur des forêts. Les maisons particulières sont construites avec élégance; les perrons et les tablettes des fenê-

tres de la plupart, sont en marbre gris; de grandes nattes sont étendues devant la porte. Les rues sont soigneusement balayées. Les boutiques ne le cèdent pas à celles de Londres pour la bonne apparence, et les marchands n'y sont ni moins polis, ni moins attentifs.

« Peu d'édifices publics sont remarquables par leur architecture; les églises sont propres, mais simples; celle des Anabatistes offre cependant une certaine élégance; c'est une rotonde surmontée d'un dôme éclairé par une lanterne qui a vingt pieds de diamètre; l'entrée du côté de la rue est orné de colonnes; ce temple peut contenir 2,500 personnes.

« La loge des franc-maçons présente un mélange maladroit de brique et de marbre dans le style gothique; on voit des niches, des créneaux, des arcades en ogive et un clocher de 80 pieds de hauteur. La banque de Philadelphie est d'aussi mauvais goût, sauf le clocher. Au contraire les banques de Pennsylvanie et des Etats-Unis sont les plus beaux bâtimens de la ville; celle-ci a un beau portique avec des colonnes corinthiennes en marbre blanc. La banque de Pennsylvanie est en miniature le temple de Minerve d'Athènes; tout est en marbre blanc. C'est le morceau d'architecture le plus pur de toute la République.

« Le palais de l'état, bâtiment tout simple en

brique, terminé en 1755, ne frappe que par la grandeur des souvenirs qu'il rappelle. Le congrès y tint ses séances durant la plus grande partie de la guerre de la révolution; la déclaration d'indépendance y fut rédigée et signée; ce fut sur le perron, qu'elle fut lue publiquement le 4 juillet 1776.

« La convention chargée de former la constitution fédérale, se réunit également dans ce palais en 1787. L'étage inférieur est aujourd'hui occupé par la cour suprême et d'autres tribunaux, et le supérieur par un muséum d'histoire naturelle. L'objet le plus intéressant est le squelette d'un mammout découvert dans l'état d'Ohio en 1801.

« Philadelphie a une académie des beaux-arts fondée en 1805 par des souscriptions volontaires, et peu de temps après confirmée par une charte de la législature de l'état. Dans les salles de la sculpture, on voit un grand nombre de plâtres d'après les statues les plus célèbres et quelques morceaux originaux. La galerie de tableaux en contient plusieurs très-bons des anciens maîtres et un grand nombre de modernes; réunion peu judicieuse. La comparaison est trop désavantageuse aux artistes américains.

« Un homme accoutumé à ce que l'on appelle en Europe les plaisirs de la société, est un peu

désorienté à Philadelphie, et beaucoup plus dans les autres villes de l'Amérique. Les amusemens publics y sont nuls; les beaux-arts y jouissent de peu de considération, parce que chacun est assez occupé de ses propres affaires; par la même raison, le temps que l'on donnerait à des conversations sur des questions de pure spéculation en littérature ou en philosophie, serait regardé comme perdu; en morale tout est précis, en religion tout est dogme. Il peut paraître surprenant qu'un peuple aussi instruit que le sont généralement les Américains, soit aussi peu sensible aux jouissances de la littérature, il n'est pas moins curieux, non plus, que le peuple le plus libre du monde soit si inflexible dans sa morale et si dogmatique dans sa religion: un moment de réflexion expliquera cette inconséquence apparente. Les Américains lisent pour s'instruire et pour faire des applications pratiques de leurs connaissances; ils recueillent du miel pour le porter à la ruche et non pour en prodiguer les douceurs dans le commerce de la société; voilà pourquoi la forme y est moins recherchée que la matière; la forme est l'objet principal du goût. Il y a d'ailleurs un principe d'économie existant dans tous les rangs de la société aux Etats-Unis: il y a économie de temps à lire les livres plutôt qu'à les composer: en conséquence on n'y voit ni classe

d'auteur, ni émulation littéraire; la critique perd de son intérêt quand elle est bornée aux productions étrangères; on les lit pour s'instruire ou pour s'amuser, mais on n'en peut discuter les beautés et les défauts avec le sentiment qu'inspireraient les écrits d'un compatriote, à la réputation duquel chacun se regarde comme intéressé, et dont on regarde la gloire comme une partie de son patrimoine. De plus, le piquant de la conversation suppose une certaine légèreté, une latitude d'opinion qui permet de tout dire sur chaque objet, pourvu que ce soit bien dit: cette espèce de liberté qui appartient peut-être à la corruption des institutions existantes, ne peut nullement s'appliquer à un pays dans lequel tous les devoirs moraux sont positifs; or, tout ce qui est positif n'admet ni spéculation ni discussion.

« La tolérance religieuse a produit en Amérique un effet qui, bien que naturel, est précisément le contraire de celui que prédisent les avocats d'une religion dominante. Le monopole soit en commerce, soit en religion, finit par produire la stagnation et la diminution; *ubi una, ibi nulla*. Le zèle se refroidit, et la foi déchoit sous le gouvernement indolent des pasteurs à brevet qui s'occupent principalement à se conduire de manière que leurs intérêts temporels soient bien assurés. Lorsque le monopole est bien établi, le

petit nombre des hommes dans l'esprit desquels la raison continue à maintenir ses droits, n'a plus d'autres ressources que dans une infidélité positive, que permet ce consentement extérieur regardé comme criminel par une croyance hérétique. Une discussion libre, au contraire, non-seulement stimule le zèle de tous, parce que aucune secte n'a l'avantage sur une autre, excepté dans ce qu'elle acquiert par ses propres efforts; mais dans les différentes nuances de croyance qu'elle offre au choix du public, il est peu d'hommes assez dégoûtés pour n'en pas trouver quelqu'une qui soit assortie à leur teint; tout prosélyte que l'on fait étant une véritable victoire que l'on remporte, la brebis qui s'égaré d'un bercail est bientôt saisie et enfermée dans un autre. Il y a cinquante-neuf églises de différens cultes à Philadelphie. N'en rencontrer aucune qui convînt, indiquerait une singularité de caractère qui ne serait pas traitée avec beaucoup d'indulgence.

« La politique est un objet d'un haut intérêt, soit en pratique, soit en théorie; c'est ce qui fait qu'elle ne peut-être un sujet de conversation en société; elle compose une partie des affaires de chacun, et on la discute en conséquence; un plaisir qui ne peut être goûté par les femmes, n'appartient certainement pas aux jouissances sociales; cependant il a tant d'attrait pour les

Américains, que probablement il leur fera encore négliger pendant long-temps les charmes d'un entretien, dont le fond soit plus léger.

« On n'observe pas en Amérique cette fleur de politesse qui naît du désir de plaire; tout y est de forme, tout ce qui tient aux manières a un air d'apprêt, il semble que ce soit le résultat d'une leçon, on n'y reconnaît rien de naturel. L'Américain silencieux et réfléchi, s'occupe très-peu de l'effet de ce qu'il dit. Briller dans la société, est pour lui une phrase vide de sens: sa politesse n'est par conséquent qu'une forme artificielle qu'il a empruntée pour cacher un vide. D'ailleurs qu'est-ce qui pourrait avoir excité un peuple sensé à emprunter un dehors si peu assorti à son caractère? Probablement la vanité de rivaliser avec les nations de l'Europe dans les manières de même que dans les arts et dans la puissance: les Français donnèrent le ton pour les modes, et le hasard procura aux modes françaises un double avantage en Amérique.

« Je suis trop avancé dans cette discussion sur les manières pour ne pas parler des femmes qui contribuent tant à les former. Leurs joues rougiront peut-être de ce que je vais dire: toutefois je ne le dis que pour leur bien. Elles sont recherchées en Amérique, parce qu'elles sont rares relativement aux demandes; dans ce pays tout le monde se marie et se marie jeune; conséquemment l'on

n'exige pas qu'elles fassent de grands efforts pour captiver; elles y parviennent sans être accomplies. On cherche, en piquant leur vanité, à leur faire imiter les femmes d'Europe; et dans cette étude elles n'enrichissent pas leur esprit ni ne prennent une élégance parfaite de manière. De même que les hommes, elles confondent les modes avec les manières, et s'imaginent avoir pris les grâces des Parisiennes parce qu'elles ont apporté des bonnets de Paris. Bien plus, elles les ont perfectionnés. « Les femmes américaines, ai-je entendu dire avec beaucoup de modestie à une dame de ce pays, unissent la grâce des Françaises à la réserve des Anglaises. » Combinaison heureuse! mais n'a-t-elle pas neutralisé ce qu'elle unissait!

« Examinons les Américains dans un bal ou une assemblée. Les chaises sont rangées en demi-cercle bien serré. Les dames arrivent à la file dans l'appartement et s'asseyent l'une à côté de l'autre. Les hommes placés vis-à-vis d'elles sur une ligne, restent à une telle distance qui ferait croire qu'ils redoutent les attaques de leurs belles ennemies, car ils ne communiquent que bien rarement avec elles. Les hommes parlent commerce et politique; les femmes modes et affaires de ménage avec toute la tranquillité et la gravité convenables à la solennité de la réunion: on apporte du thé et du café, puis successivement des gâteaux, de

la limonade, etc. Quand on ne danse pas, les deux corps d'armées se retirent chacun de leur côté, après avoir ainsi passé plusieurs heures à se reconnaître l'un l'autre.

« Quand il y a un bal, les hommes s'avancent vers les dames, et plus par leurs gestes que par leurs paroles indiquent à la belle qu'ils ont choisie, leur désir de danser avec elle. Alors les contredanses françaises commencent avec une gravité et une persévérance vraiment déplorables. « On a dit, observe M. de Chastellux, que la danse est à la fois l'expression de la gaité et de l'amour; « ici elle est celle de la législation et du mariage. » La vivacité déployée par le pied ne remonte jamais assez pour animer le regard ou pour augmenter l'incarnat des joues. Un étranger conçoit, dans une telle occasion, combien la danse peut devenir, comme chez les Shakers, une cérémonie religieuse.

« Volney est enclin à dériver de la rigidité presbytérienne des premiers colons de la Nouvelle Angleterre. « Le ton cérémonieux, l'air grave et silencieux, et toute l'étiquette guindée règne encore dans la société des femmes des Etats-Unis. » Malgré la multiplicité des sectes en Amérique, elles prennent toutes leur ton d'après la plus austère, afin de ne pas perdre les avantages résultant de l'apparence d'une sainteté plus grande;

de cette manière les gens de toutes les croyances sont obligés de se façonner sur le modèle de la roideur calviniste : la galanterie même affecte un air de solennité et de gravité ; le dieu d'amour a déposé sa torche et ses ailes de roses ; il marche comme un commis de négociant également versé dans les mystères des grâces et dans ceux du profit. Rien donc n'anime, ni n'égaye les réunions ; on se sépare comme si on s'était acquitté d'un devoir, et l'on se rassemble de nouveau pour le remplir.

« A présent que j'ai exposé tout ce qui manque aux femmes américaines, je vais dire ce qui leur mérite des éloges. Leurs qualités sont extrêmement précieuses ; bonnes épouses, bonnes mères, bonnes femmes de ménage, elles peuvent défier les traits de la satire tant qu'elles ne quittent pas la sphère sacrée des vertus domestiques pour voltiger lourdement dans l'atmosphère légère des vanités, et même alors leur affectation seule est blamable. Si l'on objecte que l'exercice des vertus domestiques ne suffit pas pour donner à l'esprit humain son plus grand développement, pour produire une de Staël ou une Edgeworth, nous répliquerons que les sensations énergiques qui nourrissent l'âme du génie, bien qu'elle puissent, suivant les circonstances, engendrer de la peine ou du plaisir pour la femme qui en est douée, sont toutefois,

dans leur croissance en général, attachées invariablement à un état de souffrance sociale ; il faut le conflit des élémens pour produire la foudre. En Amérique, la vie se meut plus uniformément, parce que chacun n'agit que dans sa place. Le malheur, quand il arrive, et où ne se trouve-t-il pas ? provient du mauvais calcul des particuliers, et par conséquent n'a rien de ce caractère solennel de fatalité qu'il porte dans un système social, organisé d'une manière plus défectueuse.

« Toutes mes observations sur la société à Philadelphie et dans les états en général, doivent être prises avec les exceptions auxquelles sont sujettes toutes celles qui sont faites en général. Dans toutes les villes principales on rencontre de petits cercles où une conversation animée, des manières polies et aisées ne laissent rien à désirer, sinon qu'elles fussent plus généralement répandues. Les Américains ont la plupart des manières affectueuses qui ne pourraient manquer de plaire, s'ils leur laissaient prendre leur cours naturel et ne se tourmentaient pas pour le leur faire changer. Pénétré de cette idée, j'ai souvent été tenté de regarder les fermiers des cantons nouvellement cultivés comme la classe la plus polie de l'état, parce que leurs manières coulent de leur vraie source, du sentiment.

« Pour un étranger, Philadelphie est un sé-

jour moins agréable que la plupart des autres grandes villes de l'Union, par la même raison qui la fait préférer par ses habitans. Les cercles y sont plus nombreux, par conséquent on y a moins besoin des étrangers; d'ailleurs elle est moins exclusivement commerçante, et par conséquent il y a moins d'esprit d'hospitalité.

• Mais un objet plus intéressant à Philadelphie que les palais les plus somptueux et toute la pompe des cours de l'Orient, c'est l'organisation de la prison de cette ville. Elle présente l'application pratique d'un principe que les gens du monde avaient deviné et que la philosophie avait maintenu sans oser espérer qu'il fût adopté. L'extérieur de l'édifice ressemble plus à un hôpital qu'à une prison; une simple porte grillée sépare l'intérieur de la rue. En entrant dans la cour, je la trouvai remplie d'hommes employés à scier et à tailler de grands blocs de pierre ou de marbre; des forgerons étaient d'un côté; elle est entourée d'une galerie avec une double rangée d'ateliers dans lesquels il y avait des brosiers, des tailleurs, des cordonniers, des tisserands, tous occupés de leur métier. Ils travaillent non-seulement pour payer au public les dépenses de leur détention, mais pour se procurer à eux-mêmes les moyens de vivre honnêtement à l'avenir.

« Je traversai les boutiques et m'arrêtai un mo-

ment dans la galerie pour regarder en bas; la cour n'offrait aucune des scènes ordinaires dans une prison; on n'y observait ni la perversité qui se raille du sentiment de ses crimes, ni la douleur accablante qui livre le coupable vivant à une mort de nul effet pour l'expiation de ses crimes; on n'entendait ni le bruit des chaînes, ni des blasphèmes; on ne voyait que des hommes qui faisaient assiduellement leur ouvrage; séparés de la société par la justice, ils n'étaient pas supposés avoir perdu l'attribut distinctif de la nature humaine; ils étaient traités comme des êtres raisonnables, sur lesquels on agissait par des motifs raisonnables, et qui reconnaissaient cette conduite tenue envers eux, en corrigeant leurs habitudes, en travaillant, en se montrant obéissans; ils avaient été méchans, ils étaient doux et honnêtes; ils avaient été paresseux, ils s'occupaient activement et utilement; ils avaient désobéi aux lois, ils étaient soumis, quoique armés d'outils de toutes les sortes, au gouvernement d'un seul guichetier, et n'étaient contenus que par une simple grille. Le miracle qui produisait tous ces effets, était l'humanité qui parlait à leur amour-propre par la voix de leur raison. J'enviais à l'Amérique ce système; j'éprouvais un vif regret de ce que mon pays n'avait ni la gloire de l'avoir inventé, ni l'émulation de l'adopter.

« La peine de mort fut abolie en 1791 en Pennsylvanie pour tous les crimes, excepté le meurtre de dessein prémédité, d'autres états ont depuis suivi cet exemple; on a même proposé en 1809, de n'en plus faire usage. On avait d'abord substitué aux punitions publiques, un travail rude dans l'intérieur de la prison, la réclusion solitaire et un régime diététique sévère.

« C'est en grande partie aux efforts des Quakers que l'on doit l'établissement et le succès du nouveau régime. Les juges avaient été d'un avis contraire; un seul d'entre eux, G. Bradford, procureur-général de Pennsylvanie, avait soutenu les nouvelles idées énoncées par le docteur Rush, dès 1787. Celui-ci dans un ouvrage intitulé *Examen de l'influence des punitions publiques sur les criminels et sur la société*, avait exposé les erreurs et les mauvais effets des lois pénales rendues récemment, et qui commuaient la peine de mort en travail forcé et public; en effet on n'avait pas tardé à reconnaître que cette méthode n'atteignait pas le but salutaire qu'on s'était proposé; qu'elle endurcissait les criminels au lieu de les réformer, et qu'elle faisait naître dans l'esprit du public de la compassion pour l'homme qui souffrait, plutôt que l'horreur pour son crime. Le docteur Rush proposa donc que les punitions ne fussent pas publiques, et de les faire consister dans la déten-

tion, différentes espèces de travaux, la diète, et la solitude, accompagnées d'instruction religieuse. Les principes contenus dans ce livre furent combattus avec aigreur, et tournés en ridicule dans les journaux. Les esprits les plus modérés les regardèrent comme les projets d'un cœur humain, mais d'une imagination ardente et désordonnée; telle enfin que la nature de l'homme et la disposition de son esprit en rendait l'exécution impossible. Toutefois après une puissante opposition, la loi fut rapportée, parce qu'une expérience de trois ans avait fait connaître la justesse des raisonnemens par lesquels on l'avait attaquée. Le nouveau régime fut établi en 1791, et des inspecteurs furent nommés pour veiller à ce qu'on le suivit. Caleb Lowndes, l'un d'eux, était un des Quakers qui par ses exhortations avait animé ses frères de l'espérance de voir réaliser leur projet. Son zèle infatigable fut ainsi récompensé. Les inspecteurs sont renouvelés tous les six mois; cette élection si fréquente, a pour principal objet de ne pas fatiguer trop long-temps les mêmes citoyens par les soins pénibles que ces fonctions exigent; s'ils y consentent, ils peuvent être continués; Caleb Lowndes a été élu inspecteur à chaque nomination. Ce fut sur le rapport qu'il fit au bout de la première année de l'état de la prison tenue d'après le nouveau système, que la peine de mort fut abolie.